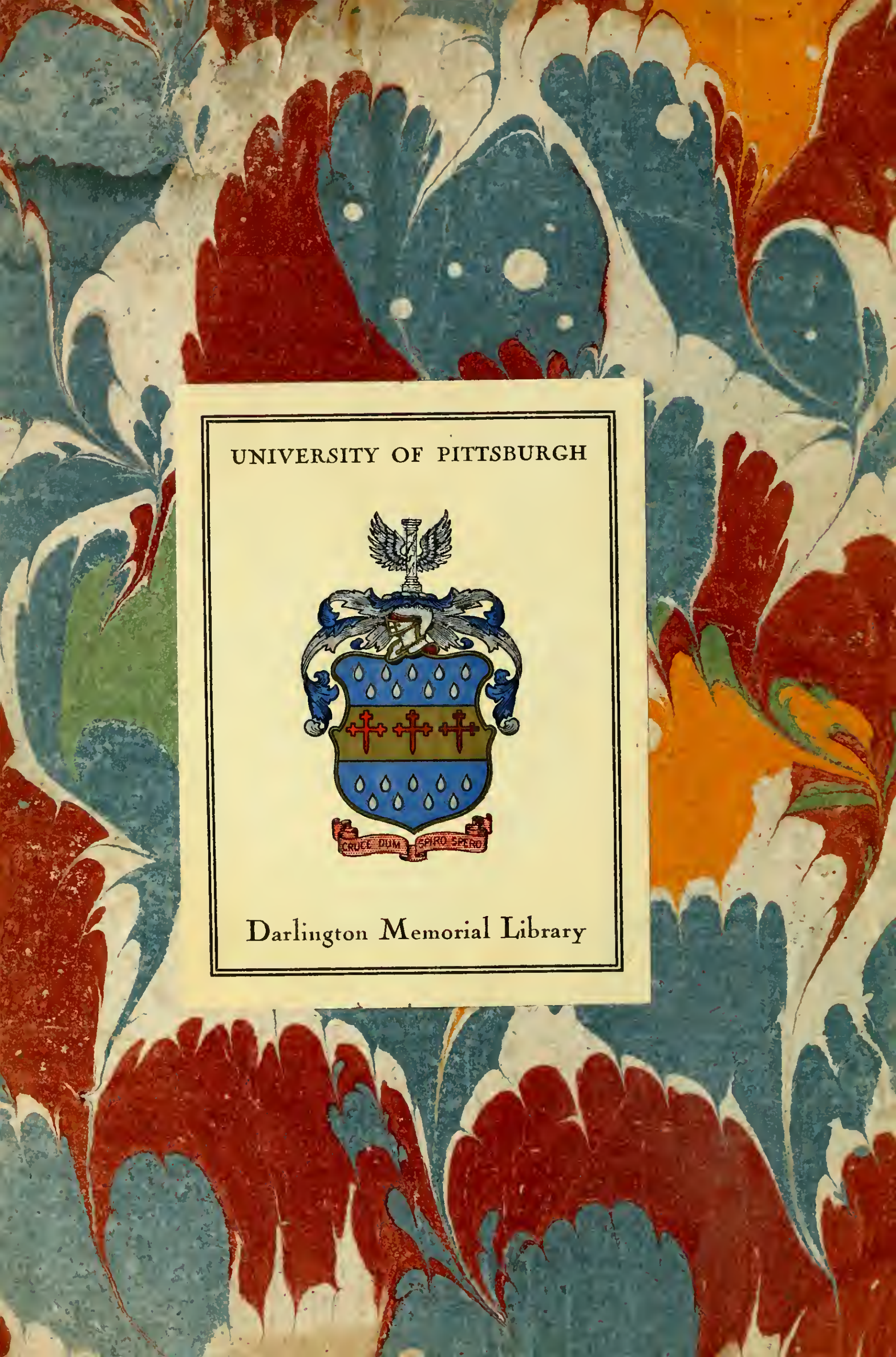



UNIVERSITY OF PITTSBURGH
CRUCE DUM SPIRO SPERO
Darlington Memorial Library



JUMONVILLE.

POËME.

Par M. THOMAS,

P. E. L'U. D. P.

Quod genus hoc hominum ? quæve hunc tam barbara morem
Permittit Patria ? *Virg. Æneid.*



M. DCC. LIX.

PREFACE.

LE ſujet de ce Poëme eſt l'aſſaſſinat de M. de Jumonville en Amérique, & la vengeance de ce meurtre. Comme les événemens ſur leſquels cet Ouvrage eſt fondé, pourroient n'être pas connus de tout le monde, je vais d'abord en retracer une légère idée. On y verra, pour ainſi dire, le fond du tableau; & par-là, on ſera mieux en état de diſtinguer les traits étrangers que l'imagination a ajoutés à l'hiſtoire.

La Paix d'Aix-la-Chapelle faite en 1748, ſembloit avoir pacifié l'Europe; mais le germe de toutes les guerres, l'ambition &

l'intérêt ſubſiſtoient encore. Cette Nation politique, ambitieuſe & hautaine, ennemie de la France, autant par haine que par ſyſtème, auſſi avide de s'aggrandir, qu'indifférente ſur le choix des moyens, cherchoit dans l'exécution même du Traité de Paix, de nouvelles ſemences de guerre. Les limites des Colonies cauſèrent entre la France & l'Angleterre de très-grandes diſcuſſions, pour leſquelles on nomma reſpectivement des Commiſſaires. Mais tandis que les Anglois faiſoient ſemblant de négocier avec la France pour terminer ces reſtes de diviſions, déja la guerre étoit réſolue dans leur conſeil. Maîtres des plus riches contrées dans l'Amérique ſeptentrionale, leur ambition dévoroit encore les forêts du Canada.

Enlever ce pays à la France, aggrandir leur commerce, & se frayer un passage dans nos Isles, dont le Canada est le plus fort boulevard, c'étoit pour eux trois puissans motifs qui les excitoient à l'invasion. La justice & les Traités s'y opposoient : mais parmi les hommes, le sort de la Justice, c'est d'être toujours écrasée par l'intérêt ; & les Traités n'ont jamais été un frein pour l'ambition.

En 1753, les Anglois, sans aucun prétexte, & dans le tems qu'on étoit en pleine paix, franchissent les Monts Apalaches, qui séparent leurs Colonies d'avec les nôtres. Ils s'avancent en corps d'armée sur les Terres de la domination de France, & conduisent avec eux plusieurs piéces de

canon. M. de Contrecœur, Officier François, commandoit un corps de troupes qui avoit été poſté ſur les bords de l'Oyo, pour éclairer la conduite des Sauvages voiſins. Il apprend que les Anglois s'étoient avancés juſqu'à la riviere de Malenguélé, & qu'ils ſe fortifioient. Il crut que ſon devoir l'obligeoit de s'y oppoſer. Mais avant d'employer la force, cet Officier qui craignoit de rallumer la guerre, voulut tenter les voies juridiques. Il envoya au Commandant Anglois, un Officier diſtingué, avec une Lettre dans laquelle il le ſommoit de retirer ſes troupes de deſſus les Terres de la domination Françoiſe. Les Anglois feignirent d'abord de ſatisfaire à cette ſommation; mais en effet, craignant

d'être bien-tôt attaqués, ils se hâterent d'achever le Fort qu'ils avoient commencé à bâtir; ils l'appellèrent le Fort de la Nécessité.

M. de Contrecœur étoit incertain si les Anglois s'étoient retirés. Pour s'en assurer, il fit partir le 29 May M. de Jumonville, Officier François plein de mérite, & lui donna une escorte de trente hommes pour l'accompagner. Il avoit ordre de découvrir si les Anglois étoient encore sur les Terres de France; & s'il les rencontroit, de notifier à leur Commandant une seconde sommation de se retirer. Cet Officier part avec son escorte. Il étoit encore à une certaine distance du Fort; tout-à-coup il il est environné d'Anglois qui font sur lui

un feu terrible. Il fait ſigne de la main au Commandant ; il montre ſes dépêches ; il demande à être entendu ; le feu ceſſe, on l'entoure, il annonce ſon caractère & ſa qualité d'Envoyé ; il lit la ſommation dont il eſt porteur ; il n'étoit encore qu'à la moitié de ſa lecture, les Anglois l'aſſaſſinent. Telle eſt la réponſe qu'une nation, prétendue philoſophe, a fait au diſcours d'un envoyé François, dont la perſonne étoit conſacrée par un titre regardé dans tous les ſiécles & dans tous les pays, comme inviolable. Le feu recommence auſſi-tôt. La troupe qui eſcortoit Jumonville eſt enveloppée. Huit hommes de cette eſcorte ſont tués & tombent à côté du corps ſanglant de leur chef. Le reſte forcé de ſe rendre eſt fait priſonnier.

Un ſeul Canadien ſe ſauve & vient porter l'horrible nouvelle. M. de Contrecœur crut alors qu'il ne devoit point différer à venger l'outrage fait à la France & au Roi ſon maître. Les Sauvages indignés de l'horreur d'un tel crime, qui peut-être eſt inconnu chez eux, viennent en foule la maſſue en main pour lui offrir leurs ſervices. Tous reſpirent la vengeance. Tous veulent punir les aſſaſſins des François leurs bienfaiteurs. Ce détachement part du Fort du Queſne; il eſt commandé par M. de Villiers, frère de M. de Jumonville. Cet Officier, qu'animoit en même-tems & la nature & l'amour de la patrie, avoit à venger & le meurtre d'un frère, & l'inſulte faite à la France. Les Sauvages lui ſervent de guides. Il arrive

le 3 Juillet au lieu où s'étoit commis l'assassinat. Il le trouve encore teint du sang de son frère; il voit les corps des François encore étendus. Quel spectacle ! bien-tôt le Fort des Anglois est investi & attaqué; le feu dure avec la plus grande violence pendant trois heures de suite. Le Fort s'ébranle, & la garnison n'a plus de défense.

Les ordres de M. de Villiers portoient expressément de ne faire des actes d'hostilités, qu'autant qu'il en faudroit pour chasser les Anglois du Fort qu'ils avoient bâti, & pour évacuer les Terres de France. On vouloit éviter tout ce qui pourroit causer une rupture entre les deux Couronnes : & tandis que les Anglois, par le plus grand

de tous les crimes, ſe teignoient du ſang d'un envoyé François ; les François reſpectoient le ſang même de ces aſſaſſins. M. de Villiers fidèle à ce plan de modération & d'humanité, fait crier aux aſſiégés que s'ils veulent parler, il fera ceſſer le feu. Auſſitôt il ſe préſente un Capitaine Anglois pour capituler. Les articles furent bien-tôt ſignés. On permit aux Anglois de ſortir du Fort avec les honneurs de la guerre & une piéce de canon. Les François ſe rendirent même les défenſeurs de leurs ennemis contre les Sauvages qui cherchoient à les déchirer. On finit par détruire le Fort, monument affreux & de l'injuſte uſurpation des Anglois & du crime qu'ils avoient commis pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

Telle eſt l'hiſtoire des événemens ſur leſquels ce Poëme eſt fondé. Je dois maintenant rendre compte des légers changemens que j'y ai faits.

Un Poëme ne doit être ni une froide gazette, ni un ouvrage purement d'imagination. Il faut qu'il ſoit appuyé ſur des faits réels, pour exciter un véritable intérêt : mais il ne faut point qu'il ſuive trop ſcrupuleuſement le fil de l'hiſtoire, de peur que l'imagination qui doit être échauffée par la lecture d'un Poëme, ne ſe refroidiſſe & ne ſe glace. L'art du Poëte conſiſte donc à choiſir dans l'hiſtoire quelque grand événement qui puiſſe intéreſſer par lui-même. C'eſt le bloc de marbre qui eſt entre les

mains du Sculpteur, & dont il doit faire une belle ſtatue ſelon la nature & les régles de ſon art. Mais comme il eſt permis au ſtatuaire de prendre les dimenſions qu'il veut, & de retrancher de cette piéce de marbre, tout ce qu'il juge à propos; de même le Poëte peut écarter tous les petits événemens dont le détail ſeroit inutile ou contraire à ſon plan, & appéſantiroit la marche de ſon Poëme. Ainſi l'a pratiqué Corneille dans Rodogune & dans Cinna, Racine dans Britannicus & dans Mithridate, M. de Voltaire dans ſa Henriade & dans les belles Tragédies de Brutus & de Rome ſauvée.

Les principaux changemens qu'on s'eſt

ici permis, regardent ſur-tout le dénouement. Selon l'Hiſtoire, les François ſont entrés dans le Fort par capitulation ; ils ont même traité les Anglois avec les plus grands égards, comme s'ils euſſent été encore en paix avec eux. Dans le Poëme au contraire, ils ne ſont animés que des mouvemens de la vengeance ; ils combattent avec autant de fureur que d'intrépidité pour punir les aſſaſſaſſins de Jumonville ; & après en avoir fait périr un grand nombre par le fer & la flamme, ils chargent les autres de chaînes ſur les débris de leurs murailles. Il eſt aiſé de juſtifier ces changemens. Le ſujet du Poëme, comme je l'ai déja dit, eſt l'aſſaſſinat de Jumonville, & la vengeance qui en eſt tirée. Or ſi la vengeance ſe bornoit à faire ſortir

les Anglois du Fort, elle ne ſeroit ni aſſez complette ni aſſez éclatante. D'ailleurs, comme dans tout le cours du Poëme, on repréſente les François & l'Officier qui les commande, comme occupés du ſoin de cette vengeance; ils ne rempliroient plus leur caractère à la fin du Poëme, ſi on leur faiſoit tenir la conduite qu'ils tinrent en effet, forcés par des ordres ſupérieurs. Le Poëte a dû les faire agir, comme ils auroient agi ſans doute, s'ils avoient été les maîtres de ſe régler ſur leurs propres ſentimens. La poëſie ſuit la nature pour régle, & non les ménagemens de la politique.

C'eſt pour la même raiſon, qu'on a ajoûté à la fin un tableau général de toutes les diſ-

graces que les Anglois ont essuyées depuis le commencement de cette guerre, sur terre ou sur mer, dans l'Europe ou dans l'Amérique, dans l'Afrique ou dans les Indes. On les présente comme une punition de cet assassinat, contraire à toutes les loix des nations, afin que ce crime paroisse assez vengé : & par-là ce morceau rentre dans le plan général du Poëme.

Quoique Jumonville ne fût qu'un simple Officier François, & que son nom ne fût point connu avant cette tragique avanture qui ne l'a rendu que trop célébre, on a cru que sa mort pouvoit être assez intéressante pour former le sujet d'un Poëme. Ce n'est

plus

plus ici un ſimple particulier ; c'eſt un homme revêtu d'un caractère ſacré, & qui en ſa qualité d'Envoyé, repréſente l'auguſte corps de ſa nation. Son aſſaſſinat n'eſt point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liſte des crimes obſcurs & vulgaires ; c'eſt un crime qui doit exciter l'indignation de tous les peuples, qui attaque les loix primitives des nations, qui renverſe tous les fondemens du droit politique établi entre les hommes. J'oſe le dire, cette mort doit intéreſſer, non-ſeulement la nation Françoiſe, mais même toutes les nations du monde, excepté celle qui a pu commettre un tel crime. Eh quoi ! pour mériter notre attention, faudra-t'il toujours des titres &

des grandeurs ? quelle malheureuſe foibleſſe de l'eſprit humain, de ne s'intéreſſer qu'au ſort de ceux que la fortune à élevés au-deſſus de nos têtes ? Ne ſuffit-il pas d'être homme & d'être notre égal, pour avoir droit de nous attendrir ? Parmi nous on ne fait les éloges funèbres que de ceux qui pendant leur vie ont porté des titres pompeux. Mais à Athènes & dans Rome, tous ceux qui avoient ſervi la patrie, ou qui étoient morts pour elle, avoient droit aux éloges de leurs concitoyens : & les Orateurs ou les Poëtes qui jettoient des fleurs ſur leurs tombeaux, excitoient toujours l'attention publique.

D'ailleurs, tous les arts doivent ſe rapporter au bien de l'humanité. Ils doivent avoir

pour but d'inſpirer aux hommes l'amour de la juſtice & l'horreur du crime. Et que ſont les talens, s'ils ne doivent point ſervir à rendre les hommes meilleurs? la poëſie ſur-tout, qui dans les premiers ſiécles, n'étoit autre choſe que l'hiſtoire des événemens célèbres, doit ſe reſſouvenir de ſon ancienne origine. Elle eſt chargée de tranſmettre à la poſtérité, le dépôt des vertus & des crimes, pour inſtruire les hommes. L'aſſaſſinat de Jumonville eſt un monument de perfidie qui doit indigner tous les ſiécles. On doit employer tous les moyens pour en perpétuer le ſouvenir: & puiſque pour le malheur du genre humain, il n'y a point de Tribunal où l'on puiſſe citer les nations coupables, du moins que la poſtérité en tienne lieu, qu'elle les

flétriſſe, & que la crainte de l'infâmie ſoit au moins un frein qui les retienne.

Je ne dirai plus qu'un mot ſur ce Poëme. L'Auteur l'a travaillé autant que la foibleſſe de ſon génie lui a pu permettre. Il n'ignore point combien l'art d'écrire en vers eſt difficile. Il eſt ſur-tout effrayé par le dégoût du Public, qui raſſaſié de tant de chef-d'œuvres en ce genre, rendu ſuperbe & difficile par la lecture continuelle de Boileau, de Racine, de Rouſſeau & de Voltaire, fatigué même de la Poëſie qui commence à tomber parmi nous, juge avec beaucoup de ſévérité ces ſortes d'ouvrages, quand il daigne les lire.

JUMONVILLE.



JUMONVILLE.
POËME.

CHANT PREMIER.

La paix a diſparu : de nouvelles tempêtes
Dans un ciel orageux éclatent ſur nos têtes.
La Tamiſe en fureur mugit dans ſes roſeaux :
Pour combattre la Seine, elle arme tous ſes flots.
La Sprée * a ſur ſes bords appellé la victoire ;
Et ce fleuve autrefois, qui ſans nom & ſans gloire,
Sur un ſable inconnu rampoit obſcurément,
Redoutable aujourd'hui par ſon débordement,

* Fleuve qui coule à Berlin.

Dans ſa courſe orgueilleuſe entraîne des Couronnes,
Veut rouler en grondant ſur les débris des Trônes,
Au Danube aſſervi prétend donner des fers,
Et du bruit de ſon cours remplir tout l'Univers.
Excité par le choc de ce commun orage,
Sur les bords Eſpagnols j'entends frémir le Tage.
Je vois ſon urne d'or ſous ſa main s'agiter,
Et ſon courroux naiſſant déja prêt d'éclater.

O malheureux mortels, votre aveugle furie,
De meurtres, de combats, n'eſt donc point aſſouvie?
Vous verra-t-on toujours, prêts à vous égorger,
Accroître vos malheurs en voulant les venger,
Et ſans ceſſe aiguiſant de criminelles armes,
Vivre ſur des débris arroſés de vos larmes?
Quoi, la guerre eſt encore où triomphent les Arts?
Quand ce flambeau ſacré qui luit à vos regards,
Eclaire vos eſprits de ſes divines flammes,
Le flambeau de la haine embraſe encor vos ames!

Les Sages de la terre en ſont les oppreſſeurs !
Des Tigres & des Loups nous conſervons les mœurs.
Par les Arts éclairés, ſommes-nous moins barbares,
Que le Huron ſauvage, ou les Hordes Tartares ?

Fiers Anglais, de la France implacables rivaux ;
C'eſt vous dont la fureur a creuſé ces tombeaux ;
Vous de qui la raiſon, en ſon orgueil extrême,
Se croit un rayon pur de l'eſſence ſuprême,
Vous ces êtres penſans, ces ſages révérés
Par qui tous les mortels devoient être éclairés.

C'eſt peu d'avoir forgé le glaive de la guerre ;
De prodiguer votre or pour les maux de la terre ;
Vos ſacrilèges mains ont commis des forfaits
Que les voiles du tems ne couvriront jamais.
Pirates, aſſaſſins, uſurpateurs, parjures !
Quel horrible tableau pour les races futures !

La Muſe qui préſide à l'immortalité ;
Et qui grave en airain l'auſtère vérité,
Dérobe également à l'oubli des ténèbres ;
Et les grandes vertus & les crimes célèbres.
J'oſe donc retracer un de ces attentats,
Dont la honte à jamais doit flétrir vos états.
Puiſſai-je, ô Jumonville, éterniſant ta gloire ;
Dans des chants immortels conſacrer ta mémoire ;
Et de tes aſſaſſins dépeignant la fureur,
Imprimer à leurs noms une éternelle horreur !

Et vous dont la valeur & le zèle intrépide,
Vengea ſur ces brigands ce barbare homicide ;
Permettez que ma main attachant vos lauriers,
Du prix de la victoire orne vos fronts guerriers.

Pour verſer dans mon ſein les flammes du génie ;
Je n'invoquerai point les Dieux de l'harmonie.
J'abandonne le Pinde & ſes ſacrés vallons.
Ma Patrie & mon Roi, voilà mes Apollons.

Sensible aux longs malheurs qui désoloient la terre,
Louis avoit fermé les portes de la guerre.
Le soldat désarmé, cultivant les guérets,
Moissonnoit dans son champ les trésors de Cérès.
La rouille dévorante émoussoit les épées,
Que du sang des humains Bellone avoit trempées,
Et du Dieu des combats les redoutables traits,
Dormoient dans le silence, entassés par la paix.

Mais la paix vainement suspendoit les allarmes;
L'Anglais, toujours féroce, est rebelle à ses charmes.
Ce peuple impérieux, fier ennemi des loix,
Esclave sous Cromwel, & tyran sous ses rois,
Qui tout couvert du sang des plus nobles victimes,
N'a dû sa liberté qu'à deux cents ans de crimes,
Prétend forger des fers aux autres Nations,
Respire encor le meurtre & les divisions.
Son génie indigné voit l'heureuse abondance,
Enrichir de ses dons & couronner la France;

Tout l'or des Nations, par cent canaux divers;
Couler dans nos cités, des bouts de l'Univers;
Nos Lys qui transplantés au sein du nouveau monde,
Fleurissent à l'envi sur leur tige féconde;
Les arides déserts du Sauvage habités,
Changés par nos travaux en superbes cités,
Et des climats brûlans jusqu'aux glaces de l'ourse,
Le commerce Français aggrandi dans sa course.

Un autre objet encor vient aigrir ses douleurs;
Et réveille en son sein ses jalouses fureurs.
Nos triomphes passés & notre antique gloire,
Des champs de Fontenoy l'importune mémoire;
Les palmes de Raucoux, & les sanglants affronts
Que Laufelt imprima sur leurs superbes fronts,
De ces affreux objets les lugubres images,
Tourmentent jour & nuit ces féroces courages.
La sombre jalousie aveuglant leur raison,
Verse dans tous les cœurs son funeste poison,

Et la haine attiſant ces feux illégitimes ;
Leur ſoufle la vengeance, & les excite aux crimes.

Dans ces vaſtes climats ſi long-tems ignorés,
Du reſte des humains par les flots ſéparés,
Que ce fameux Génois *, fier vainqueur des orages,
Découvrit le premier à travers les naufrages,
Les Français ſecondés par Neptune & les vents,
Ont d'un empire heureux jetté les fondemens.
Une France nouvelle en ces lieux floriſſante,
Remplit cet Univers de ſa grandeur naiſſante,
Et croiſſant à l'abri du Trône de nos Rois,
Fleurit paiſiblement ſous d'équitables Loix.
Cent fleuves fortunés, deſcendus des montagnes,
De leurs fécondes eaux arroſent ces campagnes :
La main de la nature, utile avec grandeur,
Y creuſa de cent lacs la vaſte profondeur.
La terre ſi long-tems au repos condamnée,
Sous de ſauvages mains flétrie, abandonnée ;
Sous la main du Français ranimant ſa beauté,
Reprend ſon premier charme & ſa fécondité.

* Chriſtophe Colomb qui découvrit l'Amérique.

Des troupeaux mugiſſans les vallons retentiſſent ;
Sous les épics dorés les campagnes jauniſſent ;
Et les Arts, de l'Europe enfans induſtrieux,
De leur brillante aurore embelliſſent ces lieux.

Les groſſiers habitans de ces lointains rivages ;
Formés par nos leçons, inſtruits par nos uſages,
Dans l'école des Arts & de l'humanité,
De leurs ſauvages mœurs corrigent l'âpreté.
Sous leurs toits de roſeaux ils bravent la molleſſe ;
Leur arc & leur carquois ſont leur ſeule richeſſe :
Leur cœur ſimple & naïf dans ſa férocité,
Reſpecte du Français la ſage autorité :
Le Français bienfaiſant conſole leur miſere ;
Les aime en Citoyen, & les gouverne en Pere.

Des Tours, des Boulevards & des Forts menaçans,
D'un art fier & terrible étrangers monumens,
Etonnent ces climats par leurs pompeux ouvrages ;
Et des Peuples jaloux répriment les ravages.

Leur redoutable enceinte enferme des ſoldats
Que la France a formés au grand Art des combats ;
Et Neptune y porta ces foudres de la terre,
Ouvrages de l'Europe & rivaux du tonnerre.

L'Anglais, dont le génie embraſſe l'Univers,
Preſſe encor les Français même au-delà des mers.
Il regne ainſi que nous ſur de vaſtes contrées,
Qu'à ſes fiers Leopards la fortune a livrées.
Cent monts audacieux, l'un à l'autre enchaînés,
Hériſſés de forêts, de neiges couronnés,
Des deux Peuples voiſins redoutables frontieres,
Elévent juſqu'aux Cieux leurs ſuperbes barrieres.

Des Anglais, tout-à-coup, les nombreux bataillons
Du Canada ſurpris inondent les ſillons ;
Le concert belliqueux des clairons & des armes,
De la guerre orageuſe annonce les allarmes ;
Leurs Drapeaux déployés qui flottent dans les airs,
Appellent les combats ſur ce triſte Univers.

L'Oyo qui repofoit dans fes grottes profondes;
Tout-à-coup fous fon urne entend frémir fes ondes.
A ce trouble imprévu dans le fein de la paix,
Il quitte avec effroi fon humide Palais,
Et levant fur les flots fa tête blanchiffante,
De fon corps azuré preffe l'onde écumante.
Il voit des fiers Anglais les torrens débordés,
Couvrir de Bataillons tous fes bords inondés;
De crainte à cet afpect fes regards fe troublerent;
Sur fon front pâliffant, fes rofeaux s'ébranlerent;
Ses flots épouvantés, pleins de trouble & d'horreur,
A Neptune en grondant vont porter leur terreur.

Cependant enivrés d'une folle efpérance,
Les Anglais fur ces bords marchoient en affurance.
La terreur devançoit leurs redoutables flots,
La fiere ambition voloit fur leurs Drapeaux;
Devant leurs Bataillons la difcorde fatale,
Secouoit dans fes mains une torche infernale;

Et cachant avec ſoin un fer enſanglanté ;
La ſombre trahiſon marchoit à leur côté.

Mais c'eſt peu d'envahir : ces brigands homicides
De nos champs déſolés uſurpateurs perfides,
Déja pour aſſurer leurs ſiniſtres projets,
Conſtruiſent en ces lieux un azile aux forfaits.
Tel, un fleuve fougueux ſurmontant ſon rivage ;
Se creuſe un lit nouveau dans les champs qu'il ravage.

O Citadelle impie ! ô lieux infortunés !
De quel crime inoui vous ſerez étonnés !
Témoin de ce forfait qui va bientôt éclorre ;
Le jour luit à regret ſur vos murs qu'il abhorre ;
Et frémiſſant d'horreur ſous un Peuple aſſaſſin,
La terre avec effroi vous porte ſur ſon ſein.

Et vous faſtes des temps, ô ſiécles ! ô mémoire !
Conſervez à jamais cette effroyable hiſtoire.
De la vertu trahie il faut venger les droits,
Et l'artiſan du crime en doit porter le poids.

Que l'Univers m'entende, & que l'Anglais frémiſſe.
La honte du coupable eſt ſon premier ſupplice.

Ce monſtre à mille voix, plus prompt que les éclairs,
Echo tumultueux des bruits de l'Univers;
L'agile Renommée en parcourant le monde;
Suſpend chez les Français ſa courſe vagabonde:
Leur apprend que l'Anglais, d'un pas audacieux
Affranchi ces rochers qui s'élévent aux Cieux,
Ces remparts éternels bâtis par la nature,
Qu'il traîne ſur ſes pas le meurtre & le parjure.

Couronnés de l'olive, au ſein de leurs remparts,
Les Français occupés du Commerce & des Arts,
Sur la foi des Traités, ſans craindre les allarmes,
D'une profonde paix goûtoient alors les charmes.
Chacun veut à l'inſtant ſignaler ſes tranſports;
Réprimer des Anglais les inſolens efforts,

D'une guerre naissante étouffer l'incendie,
Et dans leur sang impur laver leur perfidie.
Leur Chef, sans condamner leur noble activité,
Modère les accès d'un courage emporté.
Il voit que de ce feu la première étincelle,
Peut être le flambeau d'une guerre cruelle,
Peut trouver dans sa course un funeste aliment,
Et causer dans l'Europe un vaste embrasement.
Il voudroit épargner, en écartant la guerre,
Des crimes aux Anglais, des larmes à la terre.

Avant d'armer la France, & de souiller ses mains
Du sang trop prodigué des malheureux humains,
Il veut que revêtu d'un sacré ministère,
De la foi des Traités sage dépositaire,
Un Envoyé prudent, organe de la paix,
Porte aux Usurpateurs la plainte des Français.

Parmi les combattans dont l'errante fortune
Fut sur ces bords lointains conduite par Neptune,

Et qui dans ces déserts témoins de leur valeur,
De l'empire des lys soutenoient la grandeur;
Deux illustres mortels, Devilliers, Jumonville,
Arrosoient de leur sang cette rive stérile.
Sages dans les conseils, hardis dans les combats,
Le bruit de leurs exploits voloit dans ces climats.
Issus du même sang, nés de la même mere,
Leur bouche s'appelloit du tendre nom de frere;
Leurs cœurs étoient unis: ils ressentoient tous deux
De la vive amitié les transports vertueux;
Et ces nœuds, qui formoient la chaîne la plus pure,
Avoient encor serré les nœuds de la nature.
Dans le même berceau, sous les mêmes lambris;
Tous deux dans leur enfance avoient été nourris.
Lorsqu'ensuite le temps & l'ardente jeunesse,
De leurs membres nerveux eut formé la souplesse,
Ces deux héros, unis dans leurs amusemens,
S'occupoient à dompter des coursiers écumans:
Aux hôtes des forêts leurs bras faisoient la guerre;
Ils apprenoient ensemble à lancer le tonnerre.

Tous deux briguant l'honneur d'affronter les hazards,
S'étoient le même jour consacrés au Dieu Mars,
Et sous de nouveaux cieux, sur des rives nouvelles
Jaloux de moissonner des palmes immortelles;
Tous deux fuyant ensemble un indigne repos,
De la mer orageuse avoient franchi les flots.

Leur mere, languissante au sein de sa patrie,
Traînoit encor loin d'eux une mourante vie.
Hélas! le seul espoir de revoir ses enfans,
La soutenoit encor sous le fardeau des ans.

Le jour, ce triste jour où la voile flottante
Emporta ses deux fils sur la mer écumante,
Jusqu'au funeste port elle suivit leurs pas,
Tour à tour mille fois les serra dans ses bras;
Et mouillant de ses pleurs les sables du rivage,
Levant au ciel ses mains qu'appesantissoit l'âge;

» O Dieu, s'écria-t'elle, arbitre des humains,
» Toi, qui du haut des Cieux, gouvernes nos
» deſtins;
» Sois ſenſible à mes cris, aux larmes d'une mere;
» Veille ſur mes enfans dans cet autre Hémiſphère.
» De leurs jours menacés ſur ces bords étrangers;
» Que ta main protectrice écarte les dangers.
» Si tu permets qu'un jour la France les revoye,
» Dieu puiſſant! à mon cœur réſerve cette joye:
» Ne m'ouvre point encor les portes du tombeau,
» De mes jours preſqu'éteints conſerve le flambeau.
» Mais ſi le ſort cruel outrageant ma vieilleſſe,
» D'un ſiniſtre avenir menace ma tendreſſe!
» O Dieu! que mes douleurs te puiſſent attendrir:
» Que j'obtienne aujourd'hui la faveur de mourir,
» Tandis que jouiſſant d'une heureuſe ignorance,
» Mon cœur nourrit encor la flatteuſe eſpérance;
» Tandis qu'ô mes chers fils, je vous vois, je vous
» ſens,
» Que je vous ſerre encor dans mes embraſſemens.

Hélas!

Hélas ! des vents jaloux les haleines légères
Dans les airs agités diſperſoient ſes prières.

Le rang d'Ambaſſadeur, ce titre révéré,
Demandoit un héros, un miniſtre éclairé,
Prudent avec grandeur, & ferme avec ſageſſe,
Courageux ſans orgueil, & ſouple ſans baſſeſſe.
Jumonville eſt nommé d'une commune voix ;
Semblable à ce Neſtor que l'on vit autrefois
Par les charmes flatteurs d'une éloquente adreſſe,
Des farouches guerriers adoucir la rudeſſe ;
Ce héros uniſſoit la valeur & les arts,
Les palmes de Minerve, & les lauriers de Mars.

Devilliers tout-à-coup, en embraſſant ſon frere,
Sentit ſon cœur émû d'un trouble involontaire.
Il mêla des ſoupirs à ſes tendres adieux,
Et long-temps dans la plaine il le ſuivit des yeux.

Jumonville s'éloigne, & ſa mâle aſſurance
Annonce d'un grand cœur la noble confiance.
Miniſtre pacifique, il ne ſoupçonnoit pas,
Que la paix pût cacher un piége ſous ſes pas.
Du vertueux Français, tel eſt le caractère.
De l'honneur & des Loix adorateur ſévère,
Ignorant l'art affreux de tramer les forfaits,
Terrible dans la guerre, aimable dans la paix,
Ami juſte & ſincère, ennemi magnanime,
Le Français eſt trop grand pour ſoupçonner un crime.



CHANT SECOND.

CEPENDANT il s'avance, & déja ses regards
Découvrent des Anglais les coupables ramparts.
Soudain de mille coups l'orageuse tempête
Annonce le trépas qui siffle sur sa tête.
Jumonville s'arrête : il instruit les Anglais
Qu'il vient leur apporter des paroles de paix;
Il montre cet écrit, ce gage tutélaire,
Interprête muet de son saint ministère.
Le feu cesse à l'instant; & l'airain enflammé
A retenu la mort dans son sein refermé.
On l'entoure, on s'empresse; un bruit plus favorable
Succéde en un moment à ce bruit formidable.
Ainsi sur l'Océan qu'un orage a troublé,
Quand sur les flots émus le calme est rappellé;
On n'entend qu'un bruit sourd de la vague écu-
mante,
Qui s'appaise en grondant & retombe mourante.

Des farouches Anglais tels paroiſſoient les flots ;
Quand le ſage Envoyé leur adreſſa ces mots.

» Illuſtres ennemis, appuis de l'Angleterre,
» Citoyens dans la paix, Héros pendant la guerre,
» Que le ciel avec nous fit rois de ces climats,
» Je ne viens point ici, Miniſtre des combats,
» Dans un ſang généreux tremper mes mains
» cruelles,
» Et vuider par le fer nos diſcordes nouvelles.
» D'un miniſtère ſaint revêtu par les loix,
» Des auguſtes traités je reclame les droits.
» Chaque état en naiſſant eut ſes bornes preſcrites.
» La nature a pris ſoin de fixer nos limites :
» Ces ſauvages rochers entaſſés juſqu'aux cieux
» Ont ſervi de barriere à nos communs ayeux ;
» Et de tous les traités l'uniforme langage
» Des mains de la nature a confirmé l'ouvrage.
» Cependant votre audace a franchi ces remparts ;
» L'Oyo voit ſur ſes bords flotter vos étendarts.

» De ce trifte univers troublant la paix profonde,
» Faut-il toujours combattre & ravager le monde?
» De nos divifions l'humanité frémit,
» L'Amérique les pleure, & l'Europe en gémit.
» Le droit, ce droit affreux d'exterminer les
» hommes,
» A regné trop long-tems fur la terre où nous
» fommes.
» De l'Aurore au Couchant, & du Nord au Midi,
» De nos derniers combats le bruit a retenti.
» Ah! craignons d'exciter de nouvelles injures,
» De rouvrir de nos mains ces fanglantes bleffures.
» Les nouveaux mouvemens qui troublent nos
» déferts,
» Pourroient par leur fecouffe ébranler l'Univers.
» Egaux par la nature, égaux par nos misères,
» Vivons tous en amis, en citoyens, en frères;
» Que les nœuds des fermens foient toujours
» refpectés;
» Que la vertu nous lie & non pas les traités.

» Que dans le calme heureux d'une paix éternelle,
» Chaque Peuple « .... à ces mots que lui dictoit
» son zèle,
Par un plomb homicide indignement percé,
Aux pieds de ses bourreaux il tombe renversé.
Trois fois il souleva sa pesante paupière,
Trois fois son œil éteint se ferme à la lumière.
De la France en mourant le tendre souvenir,
Vient charmer sa grande ame à son dernier soupir.
Il meurt : foulés aux pieds d'une troupe inhumaine,
Ses membres déchirés palpitent sur l'arène.

O vous, de cette terre antiques habitans,
Citoyens des forêts, dans les antres errans,
Dont l'Europe orgueilleuse, au sein de la mollesse,
Contemple avec dédain la sauvage rudesse,
Parlez : l'astre du jour qui luit sur vos forêts,
A-t'il vu parmi vous de semblables forfaits ?
Du moins votre grossiere & farouche droiture
Suit les premieres Loix de la simple nature.

L'Anglais, nouveau barbare, a traverſé les mers
Pour apporter ce crime au fonds de vos déſerts.
Allez, du fer tranchant d'une hache ſanglante,
Gravez ſur vos rochers cette image effrayante.
Et vous, de l'univers agiles meſſagers,
O vents, portez ce crime aux climats étrangers :
Et dans le monde entier, ſemez de ville en ville
Les ſoupirs qu'en mourant exhala Jumonville.
Que les cris de ſon ſang dont l'impuiſſante voix
Se perd dans les déſerts en reclamant les Loix,
Que ces cris enlevés ſur vos rapides aîles,
Percent des vaſtes Cieux les voûtes éternelles.

Par un premier forfait dans le crime affermi,
L'Anglais n'eſt ni cruel ni parjure à demi.
Dans ſes coupables mains la foudre ſe rallume,
Sous un noir tourbillon tout le rivage fume.
Huit Français ſans défenſe, au même inſtant frappés,
Des ombres de la mort tombent enveloppés.
De leur ſang répandu les ruiſſeaux ſe confondent ;

A leurs ſoupirs mourans les cavernes répondent.
L'Anglais ivre de ſang pouſſe un cri dans les cieux,
Et ſa barbare joie étincelle en ſes yeux.

Des loix des nations le ſuprême Génie,
S'envole en frémiſſant de cette terre impie;
Il craint de reſpirer un air ſi criminel:
Il maudit à jamais ce rivage cruel.

Des Français déſarmés le déplorable reſte
Survit pour éprouver un deſtin plus funeſte.
Ces guerriers généreux, jouets de leurs tyrans;
De climats en climats traînent des jours errans.
Sous un ciel étranger, ſans appui, ſans fortune,
Réduits à fatiguer d'une plainte importune
De leurs fiers ennemis l'inſolente pitié,
Courbant ſous la misère un front humilié,
Leurs mains, ces mêmes mains miniſtres de Bellone,
L'effroi de leurs Tyrans, & les ſoutiens du Trône,

Tremblantes aujourd'hui, pour conſerver leurs
jours,
De quelques alimens implorent les ſecours.
Quel ſort pour des héros! ô France! ô ma Patrie!
Arme toi pour venger ta majeſté flétrie.

Tandis que les Anglais ſur cet infâme bord,
Portent de toute part l'eſclavage ou la mort,
Un ſeul Américain emporté par la fuite,
Trompe quelques inſtants leur ardente pourſuite.
Sa courſe eut prévenu la chûte des torrens,
L'oiſeau qui fend les airs, & le ſouffle des vents:
Son corps ſouple & léger touche à peine la terre.
Mais qui peut devancer les aîles du tonnerre?
Tout-à-coup élancé du cylindre brûlant,
Sur ſes pas fugitifs le plomb vole en ſifflant,
Et ſecondant trop bien une rage cruelle,
Lui porte dans le flanc une atteinte mortelle.
Par le plomb meurtrier le ſauvage bleſſé,
Pouſſe un cri dans les airs, mais n'eſt point terraſſé.

Le défir d'échapper à ces tigres féroces;
D'inftruire les Français de ces crimes atroces,
Sa robufte jeuneffe, & fa mâle vigueur
Que n'a point de l'Europe énervé la langueur;
Son fang qui bouillonnoit dans fes veines brû-
lantes,
Tout ranime & foutient fes forces défaillantes;
Et quoique dans fon fein il porte le trépas,
Il a loin des Anglais précipité fes pas.
Tel dans les champs déferts du vagabond Numide,
Un Cerf déja frappé d'une fléche rapide,
Des piéges de la mort lorfqu'il eft entouré,
Des Chaffeurs attentifs trompe l'œil égaré:
Il fuit, mais dans les bois tandis qu'il fe retire,
Il emporte avec lui le trait qui le déchire.

Des végétaux puiffans dans les forêts éclos,
De fon fang qui couloit ont arrêté les flots.
Il pénétre les bois, il franchit les abîmes,
Des rochers efcarpés il affiége les cimes.

Ses hurlemens plaintifs, ſes cris remplis d'horreur,
Partout ſur ſon paſſage impriment la terreur.
Il arrive couvert de ſang & de pouſſiere;
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiere.
Sur ſon front éperdu ſes cheveux hériſſés,
Les farouches accens de ſa bouche élancés,
Son ſouffle haletant, & ſa bruyante haleine
Qui de ſes flancs preſſés s'échappoit avec peine;
Ses membres demi nuds & d'effroi palpitans,
Sous ſon corps affoibli ſes genoux tremblotans;
La pâleur de la mort ſur ſon viſage empreinte;
Portent dans tous les cœurs la triſteſſe & la crainte.

Les Français pour l'entendre, autour de lui preſſés,
Ont la tête immobile & les regards fixés.
Mais à peine on l'approche, à peine on l'environne,
Epuiſé tout-à-coup, ſa force l'abandonne.
Le ſang qu'il a verſé, ſa courſe, ſes efforts,
De ſon corps défaillant ont uſé les reſſorts.

De revoir les Français le plaiſir trop funeſte
De ſes foibles eſprits a diſſipé le reſte.
Trois fois il veut parler, & ſa langue trois fois
Pour le récit fatal ne trouve point de voix.
Les noms d'Anglais, de crime, & d'aſſaſſin farouche,
En ſons entrecoupés s'échappent de ſa bouche.
Enfin ſon œil mourant, fixé ſur ces guerriers,
Apperçoit près de lui le triſte Devilliers.
Il lui tend une main déja preſque glacée,
Et ſoulevant encor ſa poitrine oppreſſée,
» O mon Pere*, dit-il, avec de longs ſanglots;
» Jumonville..... il expire, en prononçant ces mots.

Des Français replongés dans leur incertitude,
Sa mort a redoublé la ſombre inquiétude.
Ses diſcours, ſes ſanglots, ſon regard effaré,
L'effroi qui ſe peignoit ſur ſon front égaré,

* Les Sauvages appellent les Français, leurs peres.

Leur apprend que l'Anglais, que ce peuple parjure,
A par quelque grand crime outragé la nature.
Mais tous de Jumonville ignorent les deftins ;
S'ils ont chargé de fers fes généreufes mains,
Ou fi foulant aux pieds les plus faints privilèges,
Ils ont teint de fon fang leurs armes facrilèges ;
Et de mille foupçons leurs efprits dévorés,
Par un jour plus affreux craignent d'être éclairés.

Devilliers à la fois & citoyen & frère,
Tremble fur le deftin d'une tête auffi chère.
De noirs preffentimens viennent glacer fon cœur ;
Et fa tendre amitié redouble fa terreur.

Les Français cependant excitent leur audace,
A chercher Jumonville, à voler fur fa trace.
On fe raffemble, on court à flots impétueux :
Tout le Fort retentit de cris tumultueux :
Et les Drapeaux de Mars cachés à la lumiere,
Noircis pendant la paix d'une oifive pouffiere,

Déployés tout-à-coup aux regards du Soleil,
Annoncent des combats le fatal appareil.
De l'airain menaçant, précurſeur des batailles,
Les ſifflemens aigus rempliſſent les murailles:
Dans les antres obſcurs des Arſenaux poudreux,
Des foudres aſſoupis on réveille les feux.
Le Soldat en fureur ſe couvrant de ſes armes,
Embraſſe ſes enfans & ſon épouſe en larmes.
Dans un lâche repos longtems enſeveli,
Le ſuperbe Courſier par la paix amoli,
Aux accens de l'airain qui frappent ſon oreille,
Léve ſes crins mouvans, s'enflamme & ſe réveille.

Inſtruits dans leurs déſerts de l'horrible attentat,
Les farouches humains enfans de ce climat,
Viennent de toute part pour hâter la vengeance,
Pour joindre leur maſſue aux foudres de la France.
On les voit à grands flots accourir dans nos murs;
Et ceux qui des rochers creuſent les flancs obſcurs;
Et ceux qui cultivant les humides rivages,

Ont dreſſé près des lacs leurs cabanes ſauvages,
Ou qui ſans ceſſe armés d'inévitables traits,
Diſputent leur pâture aux tigres des forêts.
L'amour pour les Français, l'horreur pour l'Angleterre,
Enflamme également tous ces fils de la terre.

Pour guider au combat ces féroces guerriers,
C'eſt toi qui fus choiſi généreux Devilliers,
Toi, dans qui la valeur unie à la ſageſſe,
N'eſt point ce fol inſtinct, cette farouche yvreſſe
Dont les fougueux accès, fruit de l'emportement,
Ne cherchent que le meurtre & le ſaccagement;
Mais cette fermeté courageuſe & tranquille,
Qui voit tous les dangers d'un regard immobile,
Les cherche par devoir, les brave ſans fureur,
Active avec prudence & ſage ſans lenteur.

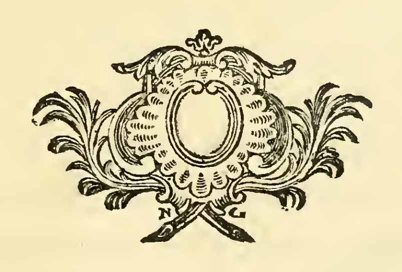
Le Chef à qui Loüis, de ſes mains ſouveraines
De cet état naiſſant a confié les rènes,

Embraſſe ce héros de ſes larmes baigné.
» O guerrier vertueux, ô frere infortuné,
» Dit-il, va dans le ſang d'un peuple de parjures;
» De ton Roi qu'on outrage, effacer les injures.
» Ton bras que l'Amérique a vu toujours vain-
» queur,
» Doit un exemple au monde, à la France un
» vengeur.
» Que dis-je? As-tu beſoin d'une voix étrangère?
» Écoute la nature, & la voix de ton frère.
» Son ſort eſt incertain, ton malheur ne l'eſt pas;
» Tu dois briſer ſes fers, ou venger ſon trépas.
» Mais vous, ô noms ſacrés que l'univers adore!
» O nature! ô juſtice! ô vertu que j'implore!
» Vous paſſion du ſage, amour du genre humain!
» Je puis lever au Ciel une innocente main.
» Je n'ai point le premier enſanglanté la terre,
» Je n'ai point rallumé le flambeau de la guerre.
» Si le ſang des humains recommence à couler,
» Si l'Europe à ce choc doit encor s'ébranler,

» Si ces

» Si ces diviſions, en meurtres trop fécondes,
» Doivent franchir les mers & troubler les deux
» mondes;
» L'Anglais, qui le premier a rompu les traités,
» L'Anglais ſeul eſt auteur de ces calamités.
» Puiſſent les cris plaintifs de la terre éplorée,
» Porter le déſeſpoir dans ſon ame égarée!
» Et puiſſent tous les maux qui vont être ſoufferts,
» Retomber ſur ſa tête & venger l'univers!

Fin du ſecond Chant.



CHANT TROISIÉME.

MAIS déja tout eſt prêt ; nos ardentes cohortes,
S'élancent hors des murs & franchiſſent les portes.
Déja ſous les courſiers la campagne gémit :
Du bruit des bataillons l'air s'agite & frémit :
La pouſſiere en volant forme un nuage immenſe :
Les tonnerres d'airain, que conduit la Vengeance,
Traînés dans les forêts d'un pas pénible & lent,
Roulent avec effort ſur leur eſſieu tremblant.

Déja le front couvert de ſes voiles funébres ;
La nuit ſur l'Univers ramenoit les ténébres ;
Et de l'aſtre du jour les regards expirans,
Ne lançoient qu'un feu pâle & des rayons mourans.
Sous la noire épaiſſeur d'une forêt antique,
S'avançoient ces héros vengeurs de l'Amérique.

La nuit qui s'approchoit, augmentant la terreur,
En redoubloit encor la ténébreuſe horreur;
Et le profond ſilence & la noirceur de l'ombre
Imprimoient à ces lieux une majeſté ſombre.
Tout-à-coup, ô prodige! une lugubre voix
D'un long gémiſſement fait retentir ces bois.
De mille accens plaintifs la nature eſt troublée,
Par de longs tremblemens la terre eſt ébranlée,
Ses abîmes profonds s'ouvrent en mugiſſant,
Le Soldat éperdu s'écrie en pâliſſant.
Quand du ſein de la terre un phantôme effroyable
S'éléve, & dans les Cieux pouſſe un cri lamentable.
Son front cicatriſé, blanchi par la pâleur,
Semble des pins altiers égaler la hauteur;
De ſes flancs déchirés d'une large bleſſure,
Le ſang coule à grands flots & pouſſe un long murmure;

Des vêtemens affreux, dépouilles des tombeaux ;
Couvrent ſon corps ſanglant de leurs triſtes lambeaux ;
Dans ſes mains étincelle une torche funébre.
Tel parut de Laïus le phantôme célébre,
Lorſqu'il vint révéler de tragiques horreurs ;
Et d'un fils parricide accuſer les fureurs.

Le Soldat reconnoît l'ombre de Jumonville ;
Surpris, glacé d'horreur, il demeure immobile.
Il jette ſur cette ombre un regard effrayé,
Et frémit à la fois de rage & de pitié.

Devilliers éperdu tend les bras à ſon frère :
» O toi, s'écria-t'il, ombre terrible & chère,
» Triſte & fatal objet de tendreſſe & d'effroi ;
« Hélas ! c'eſt donc ainſi que tu t'offres à moi !
» O funeſte départ ! déplorable voyage !
» O de mon cœur troublé trop ſiniſtre préſage !

» Ce peuple parricide a donc percé ton flanc !
» Je n'en puis plus douter : Je vois couler ton sang.
Alors, de ces forêts perçant l'affreux silence,
Le Spectre désolé cria trois fois : Vengeance.
Les rochers attendris, les antres gémissans,
Répétèrent au loin ces funébres accens ;
L'enfer s'émeut au bruit de ce triste murmure,
Et répond par ses cris, aux cris de la nature.
Le Spectre au même instant disparut & s'enfuit,
Et rentra dans le sein de l'éternelle nuit.

Les Français éperdus & courbés vers la terre,
Restent comme frappés des fléches du tonnerre :
Une muette horreur semble les glacer tous ;
L'excès de leurs douleurs enchaîne leur courroux.
Mais bientôt, dans leur sang la fureur allumée
Éclate & fait briller leur prunelle enflammée ;
De leurs yeux pétillans jaillissent mille éclairs ;
Mille cris élancés font retentir les airs ;

Sous leurs pieds tremble au loin ce ſauvage hémiſphère ;
Leur bouche frémiſſante écume de colère ;
Le fer même altéré du ſang des aſſaſſins,
S'agite de fureur dans leurs tremblantes mains.

Le Démon des combats, affamé de carnage ;
Aux cris de la Vengeance accourt ſur ce rivage.
Du ſommet d'un rocher, dont le front ſourcilleux
Semble à l'œil étonné porter le poids des cieux ;
Il donne le ſignal, & ſa voix infernale
Fait mugir dans les airs ſa trompette fatale.
Les montages, les mers, les rochers & les bois
Tremblèrent aux accens de ſa funeſte voix.
Des Français égorgés les manes l'entendirent ;
Leurs cadavres ſanglans de joie en treſſaillirent.
Les mères, qu'effrayoient ces redoutables ſons,
Sur leur ſein palpitant preſſent leurs nourriſſons.

Les ombres cependant éclipsoient la lumière :
Le Dieu qui des humains vient fermer la paupière,
Versoit sur l'Univers ses humides pavots ;
Nul Soldat ne se livre aux douceurs du repos.
Cette image terrible à leurs yeux retracée,
Dans l'horreur du silence occupe leur pensée :
Et leurs cœurs enflammés d'une bouillante ardeur,
De la tardive aurore accusent la lenteur.

Devilliers tout en proye à sa douleur mortelle,
Invoque Jumonville ; à grands cris il l'appelle,
Et ses errantes mains le cherchent dans les lieux,
Où son ombre une fois s'est offerte à ses yeux.

Enfin l'Astre du jour sortant du sein de l'onde,
Vient chasser de la nuit l'obscurité profonde ;
Et des premiers raïons l'Olimpe blanchissant,
Sur l'Univers charmé répand un jour naissant.
Mille cris sont lancés vers la céleste voûte.
A travers les forêts le Soldat suit sa route.

De ces triſtes climats les ſauvages enfans,
Des Français incertains guident les pas errans.

Ils arrivent enfin dans la fatale plaine,
Monument éternel de vengeance & de haine;
Où des Héros Français lâchement égorgés
Erroient en gémiſſant les manes outragés.
Leurs corps cicatriſés par les traits de la foudre,
Dans ces champs malheureux alloient tomber en poudre.
A travers ces lambeaux, ces cadavres ſanglans,
Devilliers attendri s'avançoit à pas lents.
Il voit, il reconnoît, quel ſpectacle funeſte!
De ſon frere étendu le déplorable reſte.
Il pouſſe un cri perçant: de douleurs enivré,
Il ſerre entre ſes bras ce corps défiguré.
» C'eſt donc toi que je vois, que j'embraſſe, ô mon » frère!
» Ainſi t'offre à mes yeux cette terre étrangère!

» Le trépas ſur ton front étale ſes horreurs !
» Ta voix ne peut répondre aux cris de mes dou-
» leurs !
« C'eſt pour ce ſort affreux que quittant ta patrie ;
» Tu t'arrachas des bras d'une mere attendrie ,
» Et cherchant ſur les flots ce fatal univers ,
» De l'immenſe Océan tu franchis les déſerts !
« Hélas ! tandis qu'ici couché ſur la pouſſiere ,
« Tes yeux ſont pour jamais fermés à la lumiere ;
» Peut-être proſternée aux pieds des immortels ,
» Ta mère de ſes cris fatigue les autels ;
» Et redemande aux cieux que ſa tendreſſe im-
» plore ,
» La faveur de revoir ſes deux fils qu'elle adore.
» C'en eſt fait : ſa douleur , ſes cris ſont ſuperflus ;
» Et ſes yeux maternels ne te reverront plus.
» Mais moi , dans le tombeau ſi je ne peux te ſuivre ,
» Si le deſtin cruel me force à te ſurvivre ;
» Si de Mars & des flots évitant les dangers ,
» Je dois revoir un jour nos antiques foyers ;

» Sans toi, comment paroître aux regards d'une
» mère ?
» Comment porter mes pas sous son toît solitaire ?
» Déja j'entends ses pleurs, ses lamentables cris,
» Me demander mon frère, & reclamer son fils.
» Hélas! ton corps sanglant, privé de sépulture,
» Des vautours affamés est l'indigne pâture!
» Et j'étois loin de toi, dans ces momens affreux!
» Et ma mourante main n'a point fermé tes yeux!
» Je n'ai pu t'embrasser! sur ta bouche plaintive,
» Je n'ai pu recueillir ton ame fugitive!
» Ah! pourquoi, de nos murs quand je t'ai vû
» partir,
» Mon frère, à te quitter ai-je pu consentir ?
» J'aurois suivi tes pas sur ce rivage impie,
» Aux dépens de mes jours j'aurois sauvé ta vie :
» Ou si je n'avois pu prévenir ton trépas,
» Au sein des meurtriers j'eusse enfoncé mon bras,
» Dans leurs rangs confondus semé les funérailles,
» De ma sanglante main déchiré leurs entrailles,

» Et moi-même immolé pour te prouver ma foi,
» J'aurois en t'embraſſant expiré près de toi.

A ce diſcours ſuccède un lugubre ſilence.
La triſteſſe, l'horreur, la pitié, la vengeance,
Dans ſon cœur déchiré dominent à la fois.
Immobile, éperdu, ſans couleur & ſans voix,
Sur ces reſtes affreux ſa vûe eſt attachée.
Tous les Français, l'œil morne & la tête panchée,
Rangés autour de lui partagent ſes douleurs :
Leurs viſages guerriers ſont humectés de pleurs
Que dis-je ? des forêts ces hôtes ſanguinaires,
Qui des loups dévorans partagent les repaires,
Ces Sauvages mortels, dont la férocité
Avec le ſang des ours ſuçça leur cruauté,
Dont rien ne peut dompter l'inflexible rudeſſe,
Qui ſourds à la pitié, la prennent pour foibleſſe,
Pour la premiere fois ſe ſentent ébranler :
De leurs yeux attendris on voit des pleurs couler.

» Tout-à-coup Devilliers Quoi nous verſons
» des larmes !
» Nous Français ! nous guerriers ! nous qui portons
» des armes !
» Nous pleurons ! & l'Anglais qui cauſe nos tour-
» mens,
» Inſulte avec orgueil à nos gémiſſemens.
» Nous pleurons ! n'avons-nous que des pleurs à
» répandre ?
» O mon frère, eſt-ce là ce qu'exige ta cendre ?
» Une oiſive pitié doit encor t'irriter.
» C'eſt un tribut de ſang qu'il faut te préſenter.
» Allons, braves amis, héros vengeurs des crimes,
» Allons ſur ces ramparts immoler nos victimes.
» Jumonville vous guide, & ſon ombre en cour-
» roux
» Contre vos ennemis dirigera vos coups.

Il dit, & vers ces murs en horreurs ſi fertiles,
De ſon courſier fougueux preſſe les flancs agiles.

Deux fois en fait le tour, & d'un œil curieux
Meſure avidement ce Fort audacieux.
Son regard étincelle, & ſon bouillant courage
Voudroit au même inſtant s'y frayer un paſſage.
Ainſi dans les déſerts des ſables Africains,
Une lionne horrible & l'effroi des humains,
A qui dans ſon abſence une cruelle adreſſe,
Ravit ſes lionçeaux, objets de ſa tendreſſe,
Suit les pas du chaſſeur, ſur le ſable imprimés,
Et vole juſqu'au lieu qui les tient renfermés.
Furieuſe, écumante, & de ſang altérée,
De ce coupable azile elle aſſiége l'entrée,
Et les crins hériſſés, autour de ces ramparts,
Promène en rugiſſant ſes avides regards.

Fin du Troiſiéme Chant.

CHANT QUATRIÉME.

DÉJA nos Bataillons précédés par la crainte,
Ont renfermé le fort dans leur terrible enceinte.
Leur Chef d'un front ſerein diſpoſe le trépas,
Et du ſoldat fougueux a réglé tous les pas.
Des Anglais inveſtis la farouche inſolence
Du haut de leurs ramparts ſemble braver la France.
Mais en vain par la haine & la rage animé,
D'un intrépide orgueil leur front paroît armé ;
Une ſourde terreur étonne leurs courages,
Et dément en ſecret ces ſuperbes viſages :
Du ſang qu'ils ont verſé les formidables cris,
D'un déſordre vengeur tourmentent leurs eſprits :
Jumonville les glace, & ſon ombre irritée
Fait ſiffler ſes Serpens dans leur ame agitée.

Ces favoris des Arts & du Dieu des combats,
Qui portent dans leurs mains l'épée & le compas,

Qui joignent l'art de vaincre avec l'art du
Génie ;
Et consacrent à Mars les leçons d'Uranie ;
Déja contre les murs ont dirigé l'effort
De ces bouches d'airain qui vomissent la mort.
A l'aide du compas leur main sûre & puissante
Sçait guider à son gré la foudre obéissante,
Lui montre les ramparts quelle doit écraser,
Et lui prescrit les lieux qu'il lui faut embraser.

Dans un ordre effrayant ces fatales machines
Aux ramparts menacés annoncent leurs ruines.
Dans le creux du cylindre avec art entassé,
Par le Soldat poudreux le salpêtre est pressé :
Et les globes de fer entourés de bitume,
Attendent le moment que le souffre s'allume.
Le signal est donné ; les feux étincelans,
De l'amorce embrasée ont passé dans les flancs.
La flamme resserrée, active, impatiente ;
S'agite avec fureur dans sa prison brûlante ;

De

De l'airain mugiſſant elle chaſſe à grand bruit
Ces globes meſſagers de la mort qui les ſuit.
Soudain l'air s'obſcurcit d'une épaiſſe fumée ;
Un nuage de ſouffre enveloppe l'armée ;
La terre épouvantée en frémit de terreur ;
L'airain qui les vomit, en recule d'horreur.
Ces tempêtes de fer, cette grêle homicide,
Diviſe l'air, qui céde à ſa courſe rapide ;
Et du Fort ébranlé juſqu'en ſes fondemens,
Frappe à coups redoublés les boulevards fumans.

L'Anglais audacieux, fier au ſein des allarmes,
Fait du haut de ſes murs tonner les mêmes armes.
Les éclairs enflammés répondent aux éclairs ;
La foudre vient heurter la foudre dans les airs.
De feux environné, le Soldat dans la plaine
Ne reçoit dans ſes flancs qu'une brûlante haleine.
Enfin le Fort s'entr'ouvre, & prêt à s'écrouler
Son ſuperbe rampart commence à chanceller.

Le Français à grands cris appelle la vengeance :
D'un cours impétueux vers la brêche il s'avance.
Le fier Américain, les bras ensanglantés,
Le suit d'un pas égal & marche à ses côtés ;
Tel qu'un tigre en fureur à l'aspect de sa proye,
En marchant il écume, & tressaille de joie.
Déja dans son esprit, des Anglais expirans
Il croit fouler aux pieds les membres palpitans.
Armé du plomb fatal & du fer homicide,
L'Anglais affecte encor un orgueil intrépide.
Son épais bataillon offre un rampart vivant,
De piques hérissé, de feux étincellant.

L'aspect des assassins teints du sang de son frère,
Enflamme Devilliers, redouble sa colere.
Remplis de son courroux, ses superbes Soldats
Dans les rangs ennemis ont volé sur ses pas.
La soif de se venger, l'emportement, la rage ;
Frappent à coups pressés, & sèment le carnage.
La Mort impitoyable errant sur ces débris,
Remplit l'air d'alentour de ses lugubres cris :

Mille traits aiguisés arment ses mains cruelles :
Dans des ruisseaux de sang elle trempe ses aîles.

Par la flamme & le fer les Anglais terrassés,
Déja couvrent les murs de leurs corps entassés ;
Et leur manes sanglans, dans les royaumes sombres,
Des Français égorgés vont appaiser les ombres.
Sur un épais nuage assise dans les airs,
L'ardente Némésis fait briller ses éclairs.
Des forfaits des mortels vengeresse implacable,
Elle tient dans ses mains un glaive redoutable ;
Et son souffle puissant, ame de ces combats,
Dans le sein des Anglais dirige le trépas.

Ils cédent : c'en est fait : la terreur qui les glace,
Étonne leur courage & dompte leur audace.
Vaincus, chargés de fers, ces monstre désarmés,
D'un reste de fureur sont encor enflammés ;
Et la férocité que la valeur surmonte,
Sur leur front abattu se mêle avec la honte.

Devilliers s'adreſſant à ſes Soldats vainqueurs ;
» Héros qui m'écoutez, intrépides vengeurs,
» Que j'aime à voir vos bras tout fumans de carnage!
» Fiers ſoutiens de la France, achevez votre ou-
» vrage.
» Aſſez & trop longtems ces funeſtes ramparts ;
» De leur aſpect impur ont ſouillé nos regards.
» Sous nos puiſſans efforts que ces tours ſe renver-
» ſent ;
» Que leurs débris épars dans les champs ſe diſ-
» perſent ;
» Qu'un jour dans ces déſerts le voyageur conduit,
« Y cherche en vain la place où ce Fort fut
» conſtruit ;
» Et ne laiſſons enfin ſur la terre où nous ſommes ;
« Que le courroux des cieux & la haine des
» hommes.

Il dit : & le Soldat lui répond par ſes cris.
Une ardeur renaiſſante enflamme les eſprits.

De ce Fort odieux on briſe les murailles ;
De la terre étonnée on perce les entrailles ;
Et dans ſes flancs obſcurs les fondemens cachés,
Par mille bras unis ſont bientôt arrachés.
On renverſe ces toits, ces cabanes cruelles,
Des brigands aſſaſſins retraites criminelles.
A l'aide du Salpêtre, élancés dans les airs,
Les murs en retombant font trembler ces déſerts ;
L'Olympe retentit : une affreuſe pouſſiere,
De ſes voiles épais obſcurcit la lumiere.
A l'effort du Soldat & du fer deſtructeur,
Les feux joignent encor leur active fureur.
La flamme qui pétille en conſumant ſa proye,
A replis ondoyans dans les airs ſe déploye :
Et ces coupables lieux n'offrent plus aux regards,
Que des monceaux de cendre & des rochers épars.

O malheureux Anglais ! Peuple foible & ſuperbe !
Voilà donc vos ramparts enſevelis ſous l'herbe !

Impuissans dans la guerre, assassins dans la paix ;
Lâches pour vous défendre, hardis pour les forfaits,
Où sont ces grands guerriers, ces Héros magnanimes ?
N'êtes-vous courageux qu'à commettre des crimes ?
Tremblez : ces premiers coups de nos justes fureurs,
De maux plus grands encor sont les avant-coureurs.
Je vois dans ses projets votre audace trompée,
Des flots de votre sang l'Amérique trempée.
* Bradhoc de vos complots sinistre exécuteur,
Des Traités & des Loix sacrilége infracteur,
Qui devoit en guidant vos troupes conjurées,
Au Char de l'Angleterre enchaîner nos contrées ;

* Bradhoc, Général Anglais, qui avoit fait une invasion dans le Canada avec un corps de troupes considérable, fut vaincu par une armée de Français & de Sauvages réunis. Il périt lui-même dans le combat.

Sur des monceaux de morts, percé de mille coups,
Exhale ses fureurs & son ame en couroux.

* O triste Virginie ! ô malheureux rivages !
Je vois vos champs en proye à des monstres sauvages.
Je vois dans leurs berceaux vos enfans massacrés ;
De vos vieillards sanglans les membres déchirés,
Vos ramparts & vos toits dévorés par les flammes,
La massue écraser vos filles & vos femmes,
Et dans leurs flancs ouverts leurs fruits infortunés,
Condamnés à périr avant que d'être nés.
Votre sang n'éteint pas l'ardeur qui les dévore :
Sur vos corps déchirés & palpitans encore,
Je les vois étendus, de carnage souillés,
Arracher vos cheveux de vos fronts dépouillés,
Et fiers de ce fardeau, dans leurs mains triomphantes,
Montrer à leurs enfans ces dépouilles fumantes.

* Ravages affreux des Sauvages dans les Colonies Anglaises.

Quelques soient les forfaits qui nous ayent outragés,
Anglais, peut-être hélas, sommes-nous trop
vengés.

L'Amérique s'éloigne & l'Europe m'appelle;
Là je vous vois flétris d'une honte nouvelle.

Ces * superbes ramparts qui captivant les mers,
A Neptune indigné sembloient donner des fers,
Et dominant au loin sur ses plaines profondes,
Au joug de la Tamise asservissoient ses ondes;
De leurs fiers défenseurs devenus le cercueil,
Ont vu par le Français terrasser leur orgueil.
De Mahon écrasé je vois les murs en poudre,
Sur ses rochers brisés, je vois fumer la foudre.

Ces ¶ errantes forêts, & ces nombreux vaisseaux,
Sous qui le Dieu des mers sembloit courber ses
flots,

* Conquête de Minorque sur les Anglais.
¶ Bataille navale gagnée par M. le Marquis de la Galissonnière sur l'Amiral Bink.

Et

Et qui du fol eſpoir d'un chimérique empire,
Nourriſſoient de vos cœurs le ſuperbe délire,
Démentant aujourd'hui cet eſpoir ſuborneur,
A Neptune vengé font voir leur déshonneur.
De leurs débris flottans je vois les mers couvertes;
L'Océan affranchi s'applaudit de vos pertes;
Vos pâles Matelots gémiſſent dans nos fers;
Le ſang de vos guerriers teint l'écume des mers.

Mon * œil parcourt au loin ces immenſes contrées,
Par le flambeau des cieux de plus près éclairées;
Ces lieux où le Niger brûlé dans ſes roſeaux,
Sous les feux du Midi voit bouillonner ſes eaux;
Et ceux de l'Indien, qui voiſin de l'aurore,
Voit naître le premier l'aſtre qui le colore.
Par la voix du commerce appellés ſur ces bords,
Tous les peuples en foule y portoient leurs tréſors;

* Comptoirs des Anglais dans l'Afrique & dans les Indes, ruinés par les Français.

Et vos avares mains ſur ces rives fécondes,
Amaſſoient à loiſir les tributs des deux mondes.
Par le Français vainqueur ravagés & détruits
Ces Temples de Plutus en cendres ſont réduits.
Sur ces bords déſolés votre commerce expire ;
Cet arbre dont les fruits nourriſſoient votre empire,
Coupé dans ſa racine & couvert de débris,
Voit ſa tige ſéchée & ſes rameaux flétris ;
Et l'or de ces climats égaré dans ſa ſource,
S'éloignant de vos bords, dirige ailleurs ſa courſe.

C'eſt ainſi qu'aux forfaits égalant les revers,
Un Dieu de vos débris remplit tout l'Univers.
De l'ardent équateur aux deux pôles du monde,
Néméſis vous pourſuit ſur la terre & ſur l'onde.
Dequoi vous ont ſervi tant de droits profanés,
Et cet affreux tiſſu de forfaits combinés,
Qui ſourdement tramés dans l'ombre & le ſilence,
Devoient en éclatant anéantir la France ?

Tous ces traits que vos mains aiguiſoient contre nous,
Lancés par vos fureurs, ſont retombés ſur vous.

Ainſi des Dieux vengeurs la juſtice éternelle,
Terraſſe des méchans l'audace criminelle.
Fléau de l'Univers, ô peuple ambitieux,
Crains le bras des mortels & la foudre des Dieux.

FIN.

Wm M. Darlington
Hotel Binda
Ave de l'Opera
Paris
1882





